

Giovanni Rossi

Ce qu'on ne peut pas changer peut nous changer

Et si on remettait en question totalement notre approche, notre façon de prendre en charge les enfants pour aller du côté d'une ouverture d'esprit sans précédent en se concentrant uniquement sur l'enfant en tant qu'individu unique, singulier et subjectif et en essayant d'éviter tout « prêt-à-porter » institutionnel mais concevoir un « habit unique » à l'instar de la haute couture pour chaque enfant. Comment créer un parcours de vie original, unique à chaque enfant en partant de là où il est, plutôt que de partir de là où l'on voudrait qu'il soit.

Ainsi, on se surprend à rêver d'un fonctionnement où la seule chose qui compterait vraiment c'est le projet individualisé de chaque enfant (d'ailleurs la loi nous l'impose) en laissant de côté tout désir personnel, toute velléité de reconnaissance narcissique à travers des activités que nous pouvons proposer aux enfants.

« Mais sait-on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie ? »

Guy de Maupassant

Bonsoir à tous, une petite précision sur le titre de cette conférence, le titre exact et celui que vous pouvez voir sur l'affiche ci-dessus et c'est une affiche que quelqu'un a accrochée à côté de la machine à café dans l'établissement dans lequel je travaille. C'est à partir de là que ma réflexion autour du changement et de la folie commence.

Après quelques années de pratique en tant que spectateur craintif assis dans la salle, me voici de l'autre côté, afin d'essayer de tisser un lien entre ma pratique en institution médico-sociale et notre thématique de cette année : Folies.

Je vous avoue qu'il me faut un grain de folie pour m'asseoir ici en face de vous, car ne serait-ce que deux ans en arrière je n'aurais pas pu, j'étais trop raisonnable. C'est peut-être un des avantages de l'AEFL, celui de regarder vers l'autre avec bienveillance (la plupart du temps) en l'écoutant avec son originalité, avec sa partie non conforme. Bon assez de pommade...

Je voudrais faire un lien avec ma pratique parce qu'aujourd'hui, je me sens beaucoup plus un praticien, un clinicien qu'un théoricien, d'ailleurs vous n'allez pas trouver beaucoup de citations ou de liens à la théorie parce que je reste convaincu que la psychologie et/ou la psychanalyse ne doivent pas s'annoncer mais plutôt s'éprouver. C'est donc à partir d'un éprouvé institutionnel compliqué que je souhaite articuler mon propos. Je demande d'ailleurs pardon aux grands théoriciens lacaniens présents dans la salle, j'espère qu'ils ne m'en voudront pas.

Je m'interroge toujours à chaque fois que je me retrouve dans cet exercice, pour moi compliqué, d'écrire quelque chose, de laisser une trace, sur le pourquoi, qu'est-ce qui me pousse, qu'est-ce qui me motive ?

Après maintes réflexions, la seule réponse que j'ai trouvée et qui du coup est très en lien avec la thématique de cette année, c'est qu'il faut être un peu fou.

En effet, il faut avoir une bonne dose de folie avec un zeste de masochisme pour, après avoir passé des journées de travail parfois épuisantes, face à des enfants en grande souffrance, face à des collègues en colère qui parfois ne vous adressent plus la parole, il faut être un peu fou disais-je pour se retrouver encore le week-end face à l'ordinateur, à écrire, à réfléchir, à penser, à construire et à déconstruire au lieu de laisser tomber.

Et bien non, ce week-end je l'ai passé en compagnie de la folie samedi avec vous, dimanche et lundi pour l'écriture de ce texte.

Il faut toujours un point de départ pour chaque travail pour chaque nouvelle tentative de mettre du sens dans le hors sens. Mon point de départ, est bien évidemment l'institution dans laquelle je travaille, c'est là qui se déploie principalement ma clinique.

Il s'agit d'un IME (un institut-médico-éducatif) qui accueille des enfants, des adolescents et des jeunes adultes de 3 à 20 ans ayant comme raison principale à leur orientation un retard mental avec ou sans troubles du comportement.

Les enfants que nous accueillons sont diagnostiqués autistes, trisomique, TED, TSA, fous sauvages et j'en passe des pas meilleures. Bref, un petit mélange de ce qui se fait de mieux dans le médico social.

Nous sommes depuis trois ans en plein changement par rapport à notre système de fonctionnement, après avoir travaillé pendant deux ans en concertation avec toutes les équipes, depuis janvier 2015, et après avoir repoussé à plusieurs reprises la date du changement, nous avons enfin mis en acte toutes nos réflexions précédentes.

C'est-à-dire, je ne sais pas si vous connaissez le fonctionnement typique des IME, moi ça fait quelque 15 ans que je pratique ce type d'établissement, j'ai travaillé dans trois IME différents et leur fonctionnement était similaire. Les groupes bien souvent sont fixes, 7-8-9 jeunes, souvent de niveau intellectuel ou d'âge similaire, accompagnés par des éducateurs en binôme (deux sur l'externat et deux sur l'internat), toujours les mêmes sur une année scolaire voire plusieurs.

Ce type de fonctionnement bien qu'il puisse avoir certains avantages entraînait bien souvent des effets d'usure, des effets collatéraux gênants liés aux relations transférentielles mis en place. Certains collègues confrontés à des enfants particulièrement difficiles pendant plusieurs heures hebdomadaires (enfant qui posent régulièrement des actes d'auto et hétéro agressivité), étaient rapidement épuisés ce qui réduisait sensiblement leur capacité de contenance psychique et engendrait parfois de ruptures de lien et des passages à l'acte de part et d'autre.

En plus des effets d'usures, effets des « ghettoïsation » pouvaient se mettre en place. Alors que l'on n'arrête pas de nous parler d'intégration, d'inclusion, des sujets porteurs de handicap, nous nous rendons bien compte que certains des enfants accueillis, notamment les pathologies plus lourdes, se retrouvaient isolés au sein même de l'IME, c'est-à-dire non intégrables y compris en milieu spécialisé.

Autres soucis, les figures d'attachement incarnées par les éducateurs de certains enfants devenaient indispensables dans le fantasme des uns et des autres. Difficile alors de travailler avec des personnes qui savent de source sûre ce qui est bien pour l'enfant, j'oserai dire « leur enfant ». Difficile par exemple de travailler autour de la permanence de l'objet puisque l'objet se trouvait être omniprésent dans la vie des jeunes. Cela pose un certain nombre de problèmes en lien avec l'exclusivité, avec cette idée sous-jacente que l'autre serait totalement comblant, idéal, sans faille et à ce titre indispensable pour le bien-être des enfants.

De cette grande proximité, et de cette illusion de toute puissance, découlait bien souvent un discours très « possessif ». Des termes comme « mon groupe », « mes enfants », « mes activités », « je te l'envoie », « amène-le moi », « tu le prends à quelle heure ? » étaient alors bien souvent mis en avant, comme à vouloir involontairement sans doute, destituer les personnes en situation de handicap de leur part de sujet pour le rendre objet du désir de l'autre.

S'approprier de l'autre, de son histoire et de sa différence avec un objectif bien visible de tous c'est-à-dire celui de mieux le soigner bien sûr, de faire en sorte qu'il aille mieux. Mais il existe peut-être des objectifs inconscients sous-jacents qui avancent parfois de manière discrète, masquée.

Leur but pourrait être par exemple de soigner les blessures de son propre narcissisme fragile et d'autre part de maîtriser totalement l'autre qui, de par sa problématique peut justement se montrer imprévisible, surprenant, échappant à toute logique. D'ailleurs, c'est quelque chose qu'on peut remarquer assez facilement dans ce type de clinique (ex les déficients visuels) l'autre devient presque un objet dont il ne faut pas parler car tout a été dit, que l'on doit déplacer, manipuler avec les meilleures intentions du monde mais néanmoins le chemin de l'enfer reste pavé des bonnes intentions.

Des groupes fixes donc, des horaires très précis, des activités très encadrées, des repères stables, disent-ils de manière à ne pas déstabiliser les enfants. Ah qu'est-ce que je dis de moi quand je parle des autres ! Ah l'importance du cadre... il faut parfois s'en méfier de ce cadre je trouve. Par exemple, dans la langue de signe française le signe secte est représenté par un geste¹ qui renvoie à l'image d'un cadre. Donc le cadre lorsqu'il devient trop strict peut faire penser au fonctionnement d'une secte.

1 <http://www.sematos.eu/lsf-p-secte-7554.html>

Et c'est à partir de ce constat qu'un grain de folie s'est emparé de l'équipe de direction, et suite à la demande, je le souligne, de plusieurs autres collègues, la majorité, de changer le fonctionnement institutionnel.

Et si on remettait en question totalement notre approche, notre façon de prendre en charge les enfants pour aller du côté d'une ouverture d'esprit sans précédent en se concentrant uniquement sur l'enfant en tant qu'individu unique, singulier et subjectif et en essayant d'éviter tout « prêt-à-porter » institutionnel mais concevoir un « habit unique » à l'instar de la haute couture pour chaque enfant. Comment créer un parcours de vie original, unique à chaque enfant en partant de là où il est, plutôt que de partir de là où l'on voudrait qu'il soit.

Ainsi, on se surprend à rêver d'un fonctionnement où la seule chose qui compterait vraiment c'est le projet individualisé de chaque enfant (d'ailleurs la loi nous l'impose) en laissant de côté tout désir personnel, toute velléité de reconnaissance narcissique à travers des activités que nous pouvons proposer aux enfants. Pour l'anecdote, et pour vous montrer que mon objectif n'est pas celui de jeter la pierre à quiconque car nous faisons toujours comme nous pouvons de là où nous sommes, avant d'être un psychologue fou, j'étais un éducateur sportif raisonné. C'est-à-dire que je mettais en place des activités à destination des aveugles et sourds, qui souvent tenaient plus compte de mon désir que du leur. Doué d'une certaine polyvalence sportive (oui je me jette quelques fleurs) j'animais, j'éduquais, à travers la médiation sportive ces enfants en mal de repères. Mais au lieu de leur permettre de découvrir et s'approprier de leurs propres repères, j'avais une fâcheuse tendance à leur coller les miens.

Pas paradoxalement, mais à l'époque (je n'étais pas assez fou pour le comprendre), l'activité que je maîtrisais le mieux et j'insiste bien sur le mot maîtriser, était le football. Cela faisait tellement partie de moi, et de mon histoire qu'il s'agissait bien souvent plus de mon désir et de ma propre reconnaissance narcissique que de leur besoin d'épanouissement, d'intégration des règles à travers le sport collectif.

C'est que j'essaie de vous dire, c'est qu'à partir du moment où l'on maîtrise totalement un savoir ou pire que nous en avons l'illusion ou que nous avons appris à transmettre une quelconque compétence très rapidement cela devient une vérité et comme toute vérité est bonne à dire on s'empresse de la dire à tout le monde, en tolérant souvent très mal toute remise en question de ce dogme.

Ainsi premièrement, il peut nous arriver de l'imposer à l'autre sans son consentement et deuxièmement, puisque nous maîtrisons quelque chose nous ne voulons pas y renoncer parce que cela nous rassure et cela nous conforte dans quelque chose qui serait du côté du bien, du beau, du vrai. D'ailleurs, l'ancien projet institutionnel mettait en avant ces idéaux du beau du vrai et du juste. Forcément, si cela fait partie de nous, c'est bien et surtout c'est non discutable ou difficilement discutable.

Et c'est là qu'à être trop raisonné à vouloir trop camper dans ses positions nous en devenons fous dans le mauvais sens du terme, c'est-à-dire nous perdons tout élan créatif, nous renonçons à l'invention pour se figer dans une position plaintive où rien ne fonctionne plus à partir du moment où l'autre échappe à notre contrôle.

Bref, depuis janvier 2015, nous commençons alors à jeter les jalons d'un emploi du temps pour chaque enfant unique qui ne tiennent pas compte de son âge ou de son niveau mental mais uniquement de ses besoins et de ses désirs quand l'enfant commence à en avoir, auxquels il faut répondre avec comme point de départ des évaluations mais pas uniquement objectives (QI diagnostique différentiel etc. etc.) mais aussi et surtout subjectives de chaque enfant en lien avec son histoire et avec ce qu'il dit de cette histoire, ce qu'en disent sa famille et les personnes qui travaillent avec lui.

Projet titanesque, emplois du temps de ministre pour chaque enfant, difficultés organisationnelles importantes compte tenu des « faibles » moyens humains, angoisse massive des enfants qui perdront leurs repères, changements des horaires impossibles à mettre en place, ce sont les premières critiques qui tombent sur l'équipe de direction de la part des « raisonnés ».

Tout changement institutionnel commence à être vécu par certains du côté d'une imposition hiérarchique sans aucune concertation. Le plan alimentaire mis en place par une diététicienne comme la loi l'impose ne convient pas et il est remis en cause par d'autres corps de métier, les enfants deviendraient de plus en plus agressifs et cela nécessite des mesures de sécurité préventives (filets de protection, barrière, portes fermées à clef etc. etc.). L'équipe de direction s'emploie à répondre à la plupart des demandes mais plus ces questions trouvent une réponse favorable et plus la colère, l'incompréhension et la haine augmentent au sein de l'établissement.

Nous réfléchissons uniquement par rapport au bien-être des enfants (c'est peut-être notre tort) et à la mise en place d'un emploi du temps qui cible le plus possible les besoins des enfants.

Bien évidemment il y a un prix à payer et ce prix c'est peut-être la perte de certains privilèges, de certaines habitudes ancrées depuis des années à l'IME, auxquels certains collègues ne veulent pas renoncer. Malgré les différents dispositifs mis en place pour accompagner tous les collègues vers ce nouveau fonctionnement, certains résistent, ne veulent pas entendre, ni écouter toute proposition qui leur est faite. L'ambiance se dégrade de jour en jour et des clans se forment d'une part ceux qui sont partisans du changement, il s'agit notamment des nouveaux arrivants, ceux qui sont arrivés récemment dans l'établissement, d'autres les plus anciens au niveau institutionnel qui ne veulent pas changer, sont dans le positionnement assez classique qu'on entend souvent qui est celui de dire « c'était mieux avant ».

D'ailleurs entre parenthèses, il nous arrive souvent d'écouter des intervenants y compris à l'AEFL notamment les plus âgés, ceux qui ont « le plus de bouteille » et bien il nous arrive de les entendre dire « ah où va le monde, où va la psychanalyse, ah c'était mieux avant ». Je ne juge pas le bien-fondé d'une certaine nostalgie d'une société peut-être plus tolérante vis-à-vis de la différence, mais cette attitude plaintive me questionne et surtout ne me semble pas totalement exacte. Par exemple en 3000 avant Jésus-Christ voilà ce que disaient les Babyloniens :

2 Inscription babylonienne
(plus de 3000 av.J-C)

« Cette jeunesse est pourrie depuis le fond du cœur. Les jeunes sont malfaisants et paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui ne seront pas capables de maintenir notre culture.² »

Ou encore Socrate :

« Les jeunes d'aujourd'hui aiment le luxe ; ils sont mal élevés, méprisent l'autorité, n'ont aucun respect pour leurs aînés, et bavardent au lieu de travailler. Ils ne se lèvent plus lorsqu'un adulte pénètre dans la pièce où ils se trouvent. Ils contredisent leurs parents, plastronnent en société se hâtent à table d'engloutir les desserts, croisent les jambes et tyrannisent leurs maîtres.³ »

3 Socrate 470-399 av JC

Et si ces réactions ; celles des anciens philosophes, celles des collègues qui n'ont cessé de se plaindre dans une sorte de nostalgie sans fin n'étaient autres qu'une difficulté majeure à accepter le changement, une résistance au changement qui les pousserait à se replier dans des positions défensives ou la plainte semble être la seule expression possible. Tant qu'ils se plaignent ils ne sont pas morts...

Si on se réfère à Wikipédia la définition de changement est : « Le changement désigne le passage d'un état à un autre qui peut s'exercer dans des domaines très divers et à des niveaux très divers.

L'on parlera, selon la nature, la durée et l'intensité de ce passage, d'évolution, de révolution, de transformation, de métamorphose, de modification, de mutation (ie de transformation profonde et durable)...Le changement suscite chez les humains les réactions les plus diverses, allant de l'espoir le plus fou (thème de l'Apocalypse) jusqu'à la crainte, voire la phobie.

Les formes le plus souvent observées de résistance sont au nombre de quatre : L'inertie par laquelle la résistance est larvée, exprimée par «non-dit», et où la procrastination des «résistants» est leur arme principale. L'argumentation qui donne lieu à des discussions sans fin, par laquelle il est demandé/exigé des explications. La révolte par laquelle on agit contre le changement. Le sabotage par lequel on essaie de montrer l'ineptie du changement. Comment faire face ?

Un lacanien dirait (heureusement qu'ici il n'y en a pas, ils sortent la nuit de toute manière) ce qui « change ment », c'est peut-être ça qui pose autant de problèmes dans notre institution. Ce qui change ment dans le sens où il s'agit de quitter une vérité ou prétendue telle, pour aller du côté d'un inconnu, d'un imprévisible, d'un non maîtrisable. Passer d'un je sais bien (souvent illusoire) vers un je ne sais pas.

C'est à partir de ce « je ne sais pas » qu'il faut accepter et l'aborder comme si l'on n'était pas forcément fou mais disons suffisamment fou, je peux alors commencer à inventer, à créer à m'essayer dans cet exercice très compliqué qui consiste à faire du neuf avec de l'ancien. Qui consiste à accepter que les choses n'aillent pas comme on veut, tout en restant ouvert et créatif et prêt à rebondir. En acceptant de mettre en place des choses qui peut-être peuvent semblent sidérantes, dans un premier temps mais ont l'avantage d'accompagner l'autre à changer son regard

C'est ce que nous essayons de faire actuellement à l'IME en ajustant constamment le tir, en inventant sans cesse une nouvelle façon de prendre en charge l'enfant, afin de pouvoir se sentir suffisamment soulagé et prêt à accueillir la souffrance de l'autre sans jugement de valeur, sans vouloir le changer à tout prix. Accepter l'impossible, accepter ce qui ne fonctionne pas, accepter notre manque fondamental. Dans notre métier et comme le disait

Freud : éduquer c'est un métier impossible. Impossible justement parce qu'on rencontre la subjectivité de l'autre, sa singularité unique, sa créativité et forcément autant de différence peut effrayer. La clinique du sujet en situation de handicap est bien la clinique de la radicale différence qu'au lieu d'être écoutée veut être souvent tue, car c'est un symptôme trop envahissant.

Si on veut se la jouer Lacanien, on pourrait dire que le « parlêtre » est un sujet manquant qui ne peut pas tout savoir, tout dire, tout comprendre, que sa parole rate forcément quelque chose. C'est parce que nous sommes manquants que nous allons vers les autres, mais lorsque l'on veut combler ce manque à tout prix c'est peut-être à ce moment-là que le lien se brise.

Ex « G qui explique l'exposition photo »

En conclusion lorsqu'on est face à l'humain notamment celui en souffrance que l'on soit éducateur, psychologue, instituteur, peu importe, on ne doit jamais oublier qu'« *éduquer, (voire psychanalyser) ça doit laisser à désirer* »⁴.

4 Joseph Rouzel,
http://www.lesociographe.org/img/ART-111_rouzel1.pdf